

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

MOUVEMENT ET PATRIE

PRIX

du
Rue du 25 Mai n. 67.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le lendemain de fêtes exceptées. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. de soir. Les lettres et paquets doivent être adressés franco.

de
3 francs par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercredi 31. — Prise de Oliva (Espagne), par le général Suchet (1801).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE du Patriote Français sont transportés, à dater du 1er mai, RUE DU 25 MAI, No. 67.

MONTÉVIDEO.

Le chef politique et de police du département, d'accord avec l'autorité supérieure, ordonne :

Art. 1^{er}. Les jours après la date du présent édit, toutes les personnes, à quelque titre que ce soit, des articles suivants :

Armes tranchantes, ou armes à feu, bâilles de plomb ou fer, plomb ou barre ou de toute autre classe, plomb de chasse ou autres à fusil, haches, pics ou pioches, et autres.

Prévoient la possession de ces armes, ou de ce qu'ils ont en leur pouvoir, quels que soit le nombre et la qualité.

Art. 2. Les notes indiquées par l'article précédent sera présentée, et une des personnes intéressées ou un témoin, après avoir été interrogé et celle par la police, laquelle aura à faire de preuve d'avoir remplit cette obligation.

Art. 3. Le fait de ne pas manifester les articles de l'édit ci-dessus, ou de la faire frauduleusement, sera considéré et traité comme un acte d'hostilité ouverte contre la république.

Art. 4. Celui qui, par quelque circonstance que ce soit, aurait des armes de l'Etat, les présentera dans le même délai au département de la police.

Art. 5. Le fait de trouver des armes de cette classe dans les habitations, suffira pour que celui qui l'occupe soit sujet aux peines et châtiés contre les actes d'hostilité envers la république, s'il ne justifie à l'instant même qu'il les a trouvés pour le service public, avec autorisation de l'autorité compétente.

Art. 6. Quo le présent soit publié par édit et dans les journaux pendant trois jours.

Montevideo, 29 mai 1843.

ANDRES LAMAZ.

COMMUNICATIONS DU GENERAL RIVERA.

Le général Rivera a son quartier général à Talca. Sa dernière lettre est en date du 21, du dernier. Il a passé le Santa-Lucia et San Ramon et à la barre de Bejiqa. L'avant-garde, aux ordres du brigadier général Anacleto Medina, a battu et repoussé partout les avant-postes ennemis. Le 18, l'avant-garde occupait las Puntas del Sauce, et l'armée campait au Pantano. Le 19, à 2 heures de l'après-midi, une division ennemie, forte de 800 hommes, se présenta en face de l'avant-garde de l'armée nationale qui souffrit contre elle une vive fusillade. Les ennemis laissèrent 15 morts sur la

place, et parmi eux deux officiers, un officier blessé et un transporté à l'hôpital de sang.

Dans la nuit du 19, l'armée nationale gouverna les hauteurs de l'estance de la Cendeyva. Le 20, l'ennemi présent, la bataille avec sa cavalerie, soutenu par une division d'infanterie et plusieurs pièces d'artillerie. Le général Rivera a cru devoir l'ordre. L'armée nationale se repla en bon ordre jusque sur les hauteurs de las Puntas de Canelon Grande. Le même jour, à deux heures de l'après-midi, l'armée ennemie fit halte à l'estance de la Philomena où elle a passé la nuit. L'avant-garde du général Rivera la fatigue de jour et de nuit.

Le général Rivera termine sa lettre en remerciant à la reconnaissance du gouvernement et du peuple oriental les officiers et soldats qui combattent sous ses ordres.

Le colonel Baez a envoyé à M. le ministre de la guerre les détails de son affaire avec Urquiza; ses communications sont combattantes rien que nous n'ayons déjà insérées.

Je demanderai à M. le consul général comment il se fait que le nommé Echebur, espagnol de naissance, reçoit de lui une subvention comme Basque Français.

Je me fais fort aussi de lui prouver qu'il a donné également des papiers et passeports à des Basques Espagnols.

Je prie M. le rédacteur du Patriote de vouloir bien me permettre d'employer la voie de son journal pour donner connaissance au public de la teneur de l'article. E. DUBOIS.

FRIBOURG.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

Prediction.

Un soir de l'été de 1839 je me proménais dans le bois de Vincennes non loin du fort, lorsque je remarquai à quelques pas de moi, planté sur une seule jambe, un homme d'une taille élevée, qui s'étayait d'une seule béquille placée sous son bras droit. Il contemplait cette couronne de petites tourelles à deux rangées qui servent de parure au boujon. Examinai attentivement cet homme, car ses traits ne m'étaient pas inconnus. C'était un de mes anciens camarades du lycée impérial, plus âgé que moi de quatre ou cinq ans. Je l'abordai et lui dis : — Tu me rappelles parfaitement, mais sans reconnaissance mes traits; il y avait trente ans que nous ne nous étions vus. La reconnaissance nous fut terminée; nous nous rappelâmes mutuellement avec un vif plaisir les souvenirs de collège qui ne s'effacent jamais de la mémoire.

— Et Saint-Laurent ? lui demandai-je, celui de nos camarades avec qui vous étiez si intimement lié, qu'on ne vous appelait que les frères parables, qu'en est-il devenu ?

— Il a été bien heureux ! il est mort pendant la campagne de 1814; mais mort général, tandis que moi...

— Lui, général ! m'écriai-je avec surprise; n'aurait-il pas quitté le lycée avec vous, en 1807, pour entrer à Saint-Cyr ?

— C'est vrai ! et tous deux d'ores en sommes sortis,

en 1809, lieutenant d'artillerie, de la même promotion mais il a marché plus vite que moi, qui ne marche plus du tout, comme vous voyez. Messieurs les Espagnols ne m'ont pas même laissé de quoi me faire acheter une junte de bois; j'en suis réduit à la béquille. Quant à lui, c'est à l'aventure la plus extraordinaire, la plus incroyable qu'il ait un avancement rapide. Je veux vous la raconter : de ces jours, ajouta-t-il en me serrant la main cordialement; si vous me faites l'amitié de venir me demander à dîner sans façon, dans cette petite maison blanche que vous apercevrez encore là-bas, à l'extrémité de la place du château. Depuis huit ans je n'y suis retité tout-à-fait.

Je le lui promis, et la semaine suivante, entre le café et le zigarre, mon ancien camarade de collège me conta ma curiosité et ces termes :

— Puisque vous savez, me dit-il, qu'en 1807, Saint-Laurent et moi nous étions encore, avec vous, au lycée impérial, que dirigeait alors cet excellent père Champagné, votre professeur, vous devez savoir également qu'à cette époque notre carrière était tracée d'avance : nous ne sortions du lycée que pour entrer à l'école Polytechnique ou à Saint-Cyr, ou enfin dans un régiment de ligne, en qualité de sous-officier; ce qui était la part de toutes les perspectives. Ces trois catégories étaient justes cependant : c'était à chacun selon ses goûts et ses capacités, bien que le saint-fimionisme ne fût pas encore inventé. Malgré nos trois années de mathématiques, Saint-Laurent et moi, n'ayant pas été admis à l'école, après nos examens, nous dûmes nous rabattre sur Saint-Cyr; notre allocation fut liée d'emblée. Nous y restâmes deux ans.

Nous complions déjà parmi les vétérans de la section d'artillerie et cependant nous n'entendions pas encore parler de tirer des gâchettes (1); lorsque l'empereur mit secrètement à la disposition du général Bélavénis, notre commandant, deux cent cinquante brevets d'officiers, en lui laissant la faculté de choisir, parmi ses élèves, ceux des sujets de l'école digne de recevoir l'épéelette. Vingt-cinq seulement furent désignés pour prendre rang dans l'artillerie; les deux cent vingt-cinq autres allaient être incorporés dans l'intérieur de la bataille. Notre équipement devait être livré six jours après; et le septième nous devions quitter l'école. On nous accordait une permission de huit jours pleins pour aller embrasser nos parents; et leur faire des adieux qui trop souvent devaient être les derniers. Nous ignorions encore, à l'école, les intentions de l'empereur et les distinctions prises à notre égard, lorsqu'un matin on nous fit rassembler en bataille dans la cour; nos tambours battirent un bon, nous présentâmes les armes, le général Bélavénis arriva en grand uniforme et fit lire à haute voix les lectures de décret impérial. Un cri d'enthousiasme vint à l'empereur adressa cette communication. Pas à pas nous nous avançâmes à chacun des titulaires, avec une bourse, une livree, un képi de route et l'émplacement. Cette prestation dura plus de deux heures; nos tambours dardèrent leurs enseignes d'airain, car ils traient battes au son pour chacun de nous en particulier.

Notre bien-aimé adjudant-major nous conduisit à Versailles, où ce brave officier, fatigué de nos embarras et

(1) C'est-à-dire sortir de l'école. Les autres de Saint-Cyr employèrent un autre mot pour cette dernière.

DEPART DE LA POINTE-A-PITRE, (Suite).

Vite ou fausse, on n'attend pas la confirmation de la nouvelle, on se met en mesure d'expédier des vivres dès secours. Par un mouvement spontané, et sans avoir été proposée, une souscription est immédiatement ouverte à la Bourse; la liste est couverte de signatures, et M. Dolieu, maire de la ville dont la noble conduite mérite les plus grands éloges, peut à peine suffire pour recevoir les offrandes qui pleuvent de tous côtés.

Il fallait cependant pourvoir aux plus pressants besoins des malheureux, que le fiasco avait épargnés; des vivres sont donnes et achetées, des bateaux sont offerts pour les porter. La nouvelle n'avait été connue qu'à trois heures, et à cinq heures un premier convoi de quatre bateaux mettait à la voile pour la Pointe-à-Pitre, chargé de vivres de toute espèce, de linge et de médicaments. Un jeune médecin, aussi distingué par son savoir que par son humanité, n'écouant que la voix de son cœur, abandonne sa clientèle, sa famille et ses amis, et s'embarque pour la Pointe-à-Pitre, où il pense que ses secours seraient aussi utiles que les vivres. M. Buisson va s'exposer aux horreurs d'une ville qui renferme la peste. La journée de vendredi se passe dans un triste effroi.

Le gouvernement n'avait reçu aucun rapport officiel. Tout se faisait d'après la lettre reçue de la Base-Terre. Enfin, samedi matin, les lunettes signalaient la Mouche, son pavillon était en berne. Plus de doute, le désastre devait être grand! La population entière se porta à la Place-Beitin. On comptait les coups d'avirons des canots qui revenaient du bord. Les débarqués furent accablés, on s'trouffait pour entendre les détails. La catastrophe était horrible! La ville de la Pointe n'était qu'un monceau de ruines! et pour comble de malheur le feu, le feu jalous de voir l'œuvre de destruction s'accomplir sans obstacle était venu se joindre aux éléments qui s'écroulaient, aux pierres qui écrasaient les blessés. Tout ce que l'imagination pouvait rêver de plus terrible s'approchait pas de la réalité. Les lettres reçues contenaient des récits effroyables.

Il n'y eut dans Saint-Pierre qu'un cri de désolation; la terreur et la consternation étaient peintes sur tous les visages. Tous ceux qui avaient un ami, un parent dans la malheureuse ville de la Pointe s'informent de ses nouvelles; Un tel? mort! Un tel? mort! Un tel? mort! Et un tel? blessé aussi! Mon Dieu! mon Dieu! quel sort! si grand avait dont comble cette ville infortunée pour la punir si cruellement.

Cependant la Mouche n'avait fait que confirmer la nouvelle; les principaux détails manquaient. Sa mission l'appela à Fort-Royal. Mais des bruits...

— Je ne puis le conter qu'à toi, répondit Estaline en me lançant un regard.

— Mon cher, dis-je aussitôt à Saint-Laurent en abandonnant son bras, la vaise que j'entrevois me semble charmante; je vais me rapprocher pour mieux l'écouter; je vous retrouverai tout-à-l'heure.

— Non pas! nous allons aller ensemble. Reste donc! Estaline sait bien qu'elle serra d'armes il ne peut y avoir de secret. Et, se penchant vers sa cousine, il ajouta: — N'est-ce pas que personne ici n'est de trop?

— La jeune fille répondit avec une petite moue charmante: — Comme tu voudras.

— Voyons, parle, et ne le bats pas trop, reprit Arthur.

— Le magicien m'a dit d'abord que tu étais mon premier amoureux.

— Quant à cela, je ne le croirais pas de tout autre; parec que les jeunes filles ne disent jamais la vérité sur ce chapitre. Et après?

— Après, il m'a dit: — Tiens, mon ami, je étois que les cartes ne disent pas toujours la vérité. Il m'a dit que tu m'aimais beaucoup.

— Il n'est pas besoin d'être sorcier pour deviner cela. Ici il y est une pression de mains. La jeune fille reprit avec un gros soupir: — Il m'a dit que nous nous quitterions dans huit jours.

— M. Mirobolando s'est trompé de six; n'importe!

— Que tu deviendrais général; qu'on de mes parents serait tué sur le champ de bataille par un boulet de canon, et qu'il aurait la croix.

E. Marco de Saint-Hilaire. (La suite au prochain numéro.) (Suite.)

qu'à se présenter à l'hôpital, rue de Sarandi près le marché où le directeur leur fera connaître les conditions.

FRANCE.

(Paris le 6 mars.)

— Le projet de loi sur les fonds secrets, voté il y a trois jours par la chambre des députés, ne tardera pas à être porté à la chambre des pairs. Le ministère a hâte d'en finir avec l'opposition dont on le menace au Luxembourg, comme il en a fini avec l'opposition qui l'inquiète au Palais-Bourbon. Du reste, M. Guizot ne saurait concevoir aucune alarme sérieuse en se présentant devant la patrie. M. Molé ne se montrera pas envers lui plus hostile que ne l'ont été ses amis de la chambre élective: il se contentera de le combattre par son silence.

— On parle d'une proposition qui serait faite par un député, et qui appellerait l'opposition, tendant à en ce à l'avenir on ne pût élire dans chaque département qu'un seul fonctionnaire public. On obtiendrait ainsi une réduction de plus de moitié dans le chiffre de fonctionnaires qu, de cent quatre vingt-onze, descendrait à quatre-vingt-six, ce qui est au moins suffisant.

Nous savons que, dans la pratique, ce mode de réforme ne sera pas sans présenter des obstacles. Il multipliera les exclusions par la vote du sort au commencement des nouvelles législations, et motivera une seconde édition des élections générales. Reste à savoir si les inconvénients ne seraient pas inférieurs aux avantages.

Ce qui est certain, c'est que le nombre des fonctionnaires dans la chambre est un véritable scandale, et que le ministère n'est plus soutenu par des représentants de l'opinion du corps électoral, mais par des subalternes qui veulent avant tout conserver les chefs d'où dépendent leur position et leur avancement.

(Journal du Havre du 8 mars.)

semblait encore plus jolie que de continua avec sa robe de mousseline à poiret le petit fichu de soie qui cachait ses épaules. Ses cheveux, d'un blond cendré, étaient enroulés dans un chapeau de paille sur lequel brillaient deux yeux dont l'éclat exprimait le bonheur. Une impératrice eût été jalouse d'Estaline.

En passant devant un bouquet sous lequel il signor Mirobolando, physicien et astrologue parité de Tivoli avait été domicile, Estaline pressa le bras de son cousin en lui disant de ce ton qui ne peut admettre de refus: — Oh! je t'en prie, fais-moi dire une bonne aventure!

— Est-ce que tu n'as pas peur que ce tireur de cartes te prédise un sinistre avenir? répondit Arthur.

— Non! en sait-il quelque chose? Il me dirait qu'un jour tu tiendrais à ne plus m'aimer que je n'en croirais rien.

— Et s'il te disait qu'un jour je serai tué à l'armée? A ces mots, Estaline éprouva un léger frisson, puis elle répondit en affectant une légère gaieté: — Oh! je suis sûre que non! Tu reviendras colonel, général peut-être, qui sait? Nous nous marierons et nous serons heureux, car je t'aimerais toute la vie, moi!

Nous nous approchâmes du nécromancien; il y avait presse autour de lui. Nous attendîmes notre tour; enfin le long rayon azuristique fut placé à la hauteur de l'orbite de Mirobolando. Tandis que Mirobolando lui débitait ses répons, elle se prit à rire, rougit, puis devint rouge. Bientôt une joie folle éclata chez elle, et, en écoutant des confidences que lui avait faites le divin, elle s'élança au bras de son cousin, qui commençait à s'impatienter, et nous nous ébaignâmes de la joie.

— Eh bien! que t'a dit ce Botoorag? lui demanda Arthur.

Le prince de Joinville et l'amiral Napier.

Nous avons examiné avec soin le compte rendu de la séance de la chambre des communes du 8, dans les journaux du 4. Un seul journal, le Morning Advertiser, mentionne, dans les termes suivants, les paroles de l'amiral sir C. Napier, relatives à S. A. R. le prince de Joinville. (Il est remarquable que par un seul des autres journaux n'y fait même la moindre allusion.) Voici la version du Morning Advertiser du 4:

L'amiral Napier: — Mon vœu est qu'au lieu de donner toute notre attention aux vaisseaux de ligne, nous ferions mieux d'avoir en mer un grand nombre de frégates. Je me suis trouvé, il y a quelque temps, avec le prince de Joinville, j'étais placé à table près de lui; le prince, comme un jeune homme, s'est mis à parler de la marine (like a young man). Il a dit que s'il y avait jamais une guerre entre la France et l'Angleterre, les jeunes hommes de France (the young men of France) étaient décidés à ne pas compter exclusivement sur une forte flotte; mais à expédier de petites et cadres qui couperaient le commerce maritime d'Angleterre. C'est une idée qui est digne de fixer l'attention.

— On nous annonce que M. le contre-amiral Turpin est nommé major général de la marine au port de Toulon, en remplacement de M. le contre-amiral Harelain, qui serait appelé au commandement de la division du Brésil. Enfin M. le contre-amiral Casy, qui a son pavillon sur le vaisseau le Suffren, actuellement dans les eaux du Tage, serait appelé au commandement de l'escadre de la Méditerranée, en remplacement du vice-amiral Hogou.

HOPITAL FRANÇAIS.

L'hôpital a besoin d'une compagnie de quarant hommes d'ambulance. Ils auront exactement les mêmes droits que les légionnaires, à dater de leur engagement. Les Français qui voudraient en faire partie n'ont

de nos poignées de mains, nous donna ce qu'il appelait la caïe, en faisant pour notre avancement des vœux qu'il terminait toujours par ces paroles: — Et surtout tâchez de ne pas vous faire tuer inutilement.

Dans cette ville, nous nous séparâmes pour aller, par section, faire un excellent dîner et boire du champagne à la santé de l'empereur et de nos maîtres futures, après quoi nous nous quittâmes. Bref, six années ne s'étaient pas écoulées que, des 250 officiers de la levée de 1809, il n'en restait pas 18; encore n'étaient-ils plus, comme moi, que des vétérans de combats.

Quand nous fumes arrivés à Paris; Saint-Laurent me proposa de passer avec lui le peu de jours que nous avions à y rester. Mes parents habitaient la Base-Bretagne, j'acceptai son offre plutôt que d'aller vivre chez mon correspondant, ancien émigré de l'armée de Condé, qui ne cessait de médire de la jeunesse et de critiquer le mode d'éducation qu'elle recevait dans les lycées et dans les écoles militaires. La famille de mon ami m'accueillit parfaitement. Nous employâmes le temps à parcourir les promenades, à nous montrer dans les cafés, dans les théâtres; nous voulions, comme on disait alors, jouer de notre robe et défilant nos uniformes. Et puis il est si agréable de se voir porter les armes à chaque pas! Tout le monde nous regardait: les jeunes gens enviaient notre sort, les mères aïeules nous plaignaient.

— La famille de Saint-Laurent ayant projeté d'aller le dimanche à Tivoli, je fus de la partie. On se sépara pour visiter par petits groupes la justice, qui était alors le la mode. Je restai avec Saint-Laurent. Il emmenait le bras à sa cousine Estaline. Ils avaient été élevés ensemble. Je savais qu'ils s'aimaient: Estaline était ravissante de simplicité et de grâce; ce soir-là, surtout, elle

arrivés aujourd'hui de ces lieux de désolation ont tout appris ! on n'en sait que trop !

La plume se refuse à retracer le tableau de cette destruction d'une ville, dont pas une maison n'est debout ! Pas une !... et que l'incendie continue à ravager. Le peu de maisons en bois que le feu avait épargné est la proie des flammes, qui ont fait à l'instant et plus de victimes que le tremblement de terre lui-même. Des malheureux qui se trouvaient ensevelis dans les débris, ne pouvant se dégager de dessous ces montagnes de ruines, atteints par le feu, voyaient s'évanouir toute chance de salut ; des jeunes filles, des vieillards, des femmes, à moitié enterrés entre des blocs de murailles, demandaient des secours impossibles ; car le feu qui s'avancait, comme une mer en furie, finissait par les engloutir. La violence de l'incendie éloignait ceux que leur courage et leur dévouement pouvaient exciter à tout braver pour arracher ces malheureux à cette mort horrible.

Samedi soir la ville n'était encore qu'une immense fournaise !... Enfin, pour terminer ce lugubre récit, voici une lettre écrite sur les débris de la Poinsé à-Pitre à M. Brasin, négociant de notre ville. Elle dit plus que toutes les phrases, que toutes les narrations possibles :

"J'ai reçu votre lettre, merci de ce souvenir ; je me porte bien. Tout est ruiné ou perdu, tout ! tout ! Ce soir nous employons l'artillerie pour arriver de jeter les murailles à bas, afin de sauver les travailleurs des éboulements probables."

"Depuis hier soir nous ne pouvons plus enlever nos cadavres, il y en a trop. Tout a vu."

BARTHELEMY.

"11 février."

"Cette phrase, n'étant-elle pas étonnante en la lisant : Depuis hier soir nous ne pouvons plus enlever nos cadavres, il y en a trop."

En effet, d'après les dernières nouvelles on les retirait par centaines, le dimanche, il y avait encore des rues entières que l'on n'osait pas débarrasser tant on craignait d'en trouver.

Trois choses seules dominent les ruines de cette vaste nécropole. La façade de l'église écroulée est la debout avec son cadran qui marque dix heures trente-cinq minutes, heure à laquelle s'est accomplie la ruine d'une ville, l'extermination d'une population. Comme pendant ce triste spectacle, sur un pan de mur d'une maison écroulée, un tableau conservé par miracle, un tableau représentant les ruines de Babylone !... Étonnant contraste ! Et plus loin, planant sur cette scène de désolation, le portrait du roi, seul préservé par un singulier hasard.

(La suite au prochain numéro).

Bâtiments non armés ou en construction dans les ports au 1er janvier.

(Suite et fin.)

6 corvettes de charge à batteries couvertes, de 800 tonneaux, pour portier 21 canons.

Aurax, en réserve, Caravane, désarmée, Meuse, en construction, Proserpine, en reloute, Rhône et Seine, en construction.

18 gabares.

Perdit et Provocable 600 tonn., Giraffe 550, Astrolabe 350, de, Durand, Garonne et Infatigable 380, en const., Zelle 380, Cyclope bombarde, Eclair 11, Hecla id., Licorne, Volcan bomb. et Vulcain 300, Loiret, Moyenne, Ménagère et Pinture 202, désarm.

3 transports.

Dromadaire et Rhinocéros 925 tonn., Saumon 150, désarmés.

22 bâtiments à vapeur.

Frégate. — Descartes et l'urban 540 chev. ; Coligny 450, 20 canons, en const., Infernal 450, en arm., Monge, Roland et Saint 450, en const.

Corvettes. — Cygne 320 chev., 20 canons, désarm. ; Cassini et Chapal, en ser., 220 ch. et 20 can., Colbert, Platon et Titan 220 ch. et 6 can., en const.

De rang inférieur. — Ardent 160 ch. et 6 bouc. à feu, de, Braddan et Cato 160 ch. ; Brasier 100, 5 bouc. à feu, en const., Voyageur 80 et Alecto 60, 5 bouc. à feu, en armement, Eridan, en ser., et Salamandre 60 ch. et 4 bouc. à feu, en const. ; Flambeau 80 ch. et 5 bouc. à feu désarmé.

RECAPITULATION GENERALE.

Bâtiments armés et autres.

	armés,	désarmés,	total,
Vaisseaux	20	28	48
Frégates	16	33	49
Corvettes	22	9	31

Bricks	25	27	52
Canonnières	6	5	9
Golettes, Cutters, Lougres	13	24	37
Corvettes de charge	13	6	19
Gabares	17	21	38
Bâtiments à vapeur	33	23	56

Total. 194 189 383

NOTA. Pour armer ces 383 sur le pied de guerre il faudrait un personnel de 87,000 hommes.

Maîtres marins et cambusiers 81,000

Officiers militaires, commissaires, docteurs et élève 8,000

Total 89,000

Et il ne resterait plus d'officier militaire dans les ports.

NOUVELLES DIVERSES

La correspondance générale de Madrid parle aujourd'hui des succès obtenus par le prince Jérôme Napoléon dans les salons de Madrid, et particulièrement dans ceux du régent ; puis elle ajoute : "Ce sont les seuls succès auxquels ce prince aspire ; rien n'est moins fondé que les prétentions qu'on lui a prêtées à la cour de la reine." On pourrait ne point partager cette opinion. Le prince Jérôme Napoléon est par lui-même proche parent de l'empereur de Russie et cousin très-étroit de la reine d'Angleterre. Il ne serait donc pas impossible que ces puissances eussent ensemble un département l'elles d'une alliance qui conviendrait d'autant mieux au régent qu'elle lui offrirait une éclatante revanche contre la politique de cour que lui oppose le gouvernement français. Il ne s'agit que d'une supposition ; mais l'empressement qu'on met à démentir des prétentions dont personne n'avait parlé sérieusement serait de nature à donner à cette supposition quelque valeur. (Sic.)

Un journal du soir, la Patrie, en annonçant que M. André de Puyraute, après ses revers de fortune, a trouvé une noble hospitalité et un refuge auprès de M. Lafitte, publie les réflexions suivantes :

"C'est par des actes semblables que M. Lafitte répond à ces ignobles outrages, contre lesquels se perdent tant d'efforts, de sacrifices, de bienfaits répandus sur tant de gens de tous les pays, aurient dû le mettre à l'abri. Si quelques écrivains, qui se contentent de les grandes qualités, et les grands services civils, le méprisent de leur injure, la peuple, plus juste, n'oubliera jamais que c'est son appui qui a conduit Manuel à la tribune et il devrait s'efforcer dans la défense de la cause nationale, et que c'est sa générosité qui donne encore aujourd'hui une retraite douce et honorable à un vieux soldat du pays, moins illustre que le sublime orateur, mais non moins ardent ami de la liberté et de la grandeur de la France. (Idem.)

Une solennité scientifique et industrielle a réuni hier une société choisie dans les bureaux de la compagnie formée pour l'exploitation des flammes du bauxite. Une série d'expériences décisives a captivé pendant trois heures consécutives l'attention et les sympathies de l'assemblée, qui était composée de notabilités scientifiques, de riches créoles, d'armateurs et des principaux fabricants de papier. Trois délégués de nos colonies assistaient à cette séance, qui a complètement résolu une question de la plus haute importance, surtout pour nos possessions d'outremer. (Idem.)

AFRIQUE FRANÇAISE

On écrit d'Alger, 25 février :

"Le général Changarnier vient encore de se mettre en mouvement pour tâcher de rencontrer Ben-Aïss = Bekkaji, qui, au dire de quelques Arabes de l'intérieur, serait parvenu à réunir de milliers d'hommes. Deux bataillons et deux escadrons ont parti pour aller le forcer le général Changarnier."

"M. le colonel Picouard est rentré le 17 à Cherchel, après avoir partouré, avec trois bataillons, le territoire des Beni-Messous. Chargé de dévaster le pays, il a détruit plus de 6,000 pieds de figuiers et d'orange. L'ennemi a opposé de la résistance, surtout à la Zaouia des Beni-Messous. Cette courte sortie nous a coûté douze hommes, et parmi eux M. Bernard, lieutenant au 38^e de ligne."

"Le général Har, qui, pendant ce temps, opérait pour faire sa jonction avec le colonel Regnier, a obtenu les mêmes succès, surtout au 1^{er} de pré-ville, et cela sans coup-fir."

— L'été de la République du Mexique a dissipé toutes les illusions auxquelles s'étaient livrés les créanciers de cet état. Il est évident que le trésor du Mexique est épuisé et que les augmentations du prêt ont encore diminué ses ressources. Le gouvernement ne peut même pas payer 5 p. 0/0 pour sa dette active actuelle. Tous les tabaux, des révisions de la douane, publiés jusqu'à ce jour, sont faux.

VARIETES

LA BASCULE.

Aux De la Cadeux.

Comme saineur de l'été tout
N'est que système caduc,
Mais son plus complet triomphe
Fut celui de la bascule,
Voyez-le dans ces officiers
Et Guizot et Thiers, et Thiers et Guizot,
L'un avance, l'autre recule,
Et l'on voit ainsi les gens à guizot
Où Thiers vous déplaît ?
Bien ! Guizot est prêt,
Un coup de bascule, et le tour est fait.

Vraiment, c'est plaisir de voir
Quelle complétude admirable
A s'élever comme à cheval
Sur ce couple incomparable,
L'un des deux crânes à la fois,
L'autre s'écriait dit : Messieurs, ne voilà-t-elle
De s'élever ? C'est adorable !
Du triple pouvoir l'accord est parfait ?
— Guizot vous déplaît ?
Eh bien ! Thiers est prêt,
Un coup de bascule, et le tour est fait.

Devant nos bons ennemis,
Malgré à mine si fière,
Certes, Thiers se fut effrayé
Aussi bien que son confrère,
Mais on trouverait à l'étranger
Un air de satisfaction de peu de légèreté
— Surtout, puisqu'il s'agit de préférer,
Qu'en votre âme, si pieux, coupe le sujet !
Ce Thiers vous déplaît ?
Eh ! Guizot est prêt,
Un coup de bascule, et le tour est fait.

Les gauchistes de crier
Quand vint la loi des bascules :
"Voul-on nous mystifier
Ainsi que des basculeuses ?"
Voyez le projet et le résultat !
Surtout quand Guizot l'apparut, jamais !
— Messieurs, laissez-là vos bascules
Et votez avec votre intelligence !
Guizot vous déplaît ?
Eh bien ! Thiers est prêt,
Un coup de bascule, et le tour est fait.

Le sujet d'aujourd'hui
Dont on fait une amygdale,
Voici quel est l'histoire
Thiers n'est que le tour,
Le pauvre homme n'est que trop prêt,
Mais quand il faudra que Guizot
Fasse à son tour la bascule,
On dira tout est signifié par arrêt :
Guizot vous déplaît,
Eh bien ! Thiers est prêt,
Un coup de bascule, et le tour est fait.

L. DEL
(Cherrier)

Arrivées du 30 mai

Rin-Jao-Yro, brick américain Howard, avec farine ;
surtout par Buchon-Ayres.
Londres ; brick d'Amérique, Gracieux.
Maloua-lo, golette à voile blanche, avec farine ;
surtout.

AVIS DE POLICE.

Par ordre de M. le chef poli- que et de police, on prévient le pu- blic qu'à dater de ce jour, 22 mai, les amendes qui seront imposées, pour contravention aux édits de police en vogue, ne devront être payées que d'après un reçu imprin- té qui énoncera la valeur, et sera signé par le sousigné, et le com- missaire respectif, et scellé du sceau du département.

Mort video, 22 mai 1843.

MEÑDEZ.

Aux amateurs des talents et vœux, intéressés Mr. Le Ceste, s'engage d'apprendre aux maîtres la manière de gagner beaucoup d'argent dans peu de temps.

1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de charbon.
 2. Idem pour graver sur le marbre avec facilité.
 3. Idem pour la poudre de fusils à piston.
 4. Idem pour faire la poudre de suppur tombant.
 5. Idem pour faire le Cider à la perfection.
 6. Idem pour faire de bon vinaigre avec de l'eau.
 7. Idem pour Graver sur le fer blanc.
 8. Idem pour Graver sur le fer ou acier.
 9. Idem pour Graver sur le métal d'autruche.
 10. Idem pour argenture le Cuivre solide ment.
 11. Idem pour Cuivre le fer.
 12. Idem pour faire les arbres de Saturne.
 13. Idem pour changer le via rouge en blanc.
 14. Idem pour souder le marbre rompu.
 15. Idem pour fondre à l'instant une Barre de Fer.
- Les personnes qui voudraient bien l'honneur de leur confiance s'adresseront chez Belverre en face M. Roullier au café de la Cocarde de midi six heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, etc.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs ca- pitaines respectifs, leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police, l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une seule feuille la Marseillaise, le Chant du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne.

AUX VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capi- taine Alazard, à se faire inscrire hors du mar- ché, maison Estevès, près du Café de l'Uru- guay.

AVIS A MES COMPATRIOTES

Et aux défenseurs de la liberté.

A dater de ce jour, lorsque la lé- gion prendra les armes, il y aura un dépôt d'armes, de gibernes et de munitions, au bureau de l'Etat

Major pour tous ceux qui n'a- yant pas pris les armes, voudraient concourir à la défense de la noble cause à laquelle nous nous sommes dévoués pour protéger nos vies, cel- les de nos familles, et conserver un bien être acquis avec tant de pei- nes et de travaux.

Le colonel des Volontaires Français, TINEBAUT.

AVIS DIVERS.

Nous avons déjà eu l'honneur de prévenir le public de l'infatigable activité du nommé Etienne Lacoste, ha- bit d'Oloron (Hautes-Pyrénées), employé de notre maison, que nous avons mis à la disposition de la pu- blic pour cause de vol; et qu'il attendait instruction de ses procédés, mais nous même annonçant que, n'ayant pu obtenir de lui l'aveu complet de ses fautes, les per- sonnes qui auraient eu quelques relations d'affaires avec lui en dehors de notre maison, étaient priées de nous en donner connaissance; étant à la recherche de plusieurs objets importants qui ont été volés par lui et qu'il aurait pu vendre.

Ce jeune homme s'est échappé des mains de la justice qui est à sa recherche, et avec son autorisation, nous remercions aux personnes qui pourraient le connaître, notre invitation de nous don- ner avis des relations qu'ils auraient pu avoir avec lui et à le faire arrêter en quel lieu ou il se trouve.

Une récompense sera remise à la personne qui pourra indiquer la retraite de cet individu.

Montevideo; le 25 mai 1833.
P. S. Les personnes qui auraient quelque éclair- cissement à donner sur ledit Etienne Lacoste pour- ront s'adresser à la Trésorerie de la Ville de Paris, rue Zay.

Pâhter et Tâhadrâdt.

LEGION DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Le capitaine de la 3e compagnie du 4e bataillon fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa com- pagnie, et qui n'ont pas reçu leurs habillements, de vouloir bien passer chez M. Bruel, rue du 25 Mai (près la Buena Vista), où il leur en sera délivré.

Le commandant de la compagnie. LATOUR.

On demande une servante basque Française pour la cuisine, et le soin de ménage. On est susceptible d'une bonne conduite et à la confiance. S'adresser, rue del Carrito.

AVIS.

Les Dames Françaises, qui se sont occupées de la souscription pour l'Hôpital, désireraient que, pour diminuer les fatigues auxquelles elles se sont géné- reusement soumises, une souscription à domicile fut ouverte chez l'une d'elles.

C'est pour ce motif qu'une souscription est ouverte chez Mme. Viglezzi, rue Rincon.

AVIS.

On désire trouver un français qui voudrait se char- ger de perfectionner deux enfants un de 13 ans et l'autre de 10 dans l'écriture et arithmétique. S'adresser rue del Carrito, ou rue Itzardé, celui qui le désire n'a qu'à se présenter pour y faire les con- ditions.

AMA DE LECHE.

Une Italienne desira un fils pour élever, la personne que la nécessité pour d'icelle occupation occurrir au Cour- tel de la Italienne, ex le de la Buena Vista, et es- casa del Sr. Dosseta en donde darán sitos.

AVIS.

Maison Honoré Gasparin, platero, rœs del Rincon, on achete or vieux, argent et cuivre.

HOPITAL FRANCAIS.

On souscrit pour l'hôpital français chez M. Viglezzi, rue del Rincon.

AVIS.

On vient d'imprimer, à l'imprimerie de la Charité, un ouvrage intitulé:

INSTRUCTIONS D'INANTERIE,

qui comprend celle des recrues, le manuel des guides, et la tactique des éclaireurs, extraits de la dernière édition de Valence, 20 gra- vures lithographées, qui indiquent les signes du commandement avec l'épée ou la canne.

Il se vend à l'indite imprimerie, et chez Dome- nech ou chez Varela, place de la Constitution

AVIS.

Une souscription, pour l'hôpital français, est ouverte chez M. le président de la commission de san- té, rue Colon (ancien consu- lat).

AVIS IMPORTANT.

On demande des ouvriers, maçons et manoeuvres pour l'hôpital français. S'adresser maison neuve de D. Juan Maria Pérez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils se- ront exemptés de service, et leur ouvrage leur sera payé.

VENTE.

On désire vendre à Bédons-Ayres l'établisse- ment de serrurerie et armurerie de MM. Richard et Demet, situé rue de la Péséracion (Plata), à 2 1/2 car- dres de la place de la Victoire.

S'adresser à M. Couturier au magasin de meubles rue de Triota y tres en face du café du Commerce.

On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

AVIS AU PUBLIC.

M. Frédéric, traiteur, rue del Carrito, pré- vient les personnes qui voudraient bien l'honneur de leur confiance qu'il continue comme auparavant à prendre des pensionnaires en ville, et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

Il a été perdu le 6 mai un petit cigares en paillê contenant une papalète et un certificat d'exemption de service au nom de Théodore Gilbert Antoine. La per- sonne qui l'a trouvé est priée de le remettre au Bureau de journal; il aura une récompense, s'il l'exige.

AVIS A MM. LES OFFICIERS.

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons.

Bataillon des Volontaires Français.

Le Bureau d'Etat major du Ba- taillon est installé rue St. Charles, maison Pernin à côté de la Police en face le magasins du Pavillon Français.

Le Gérant Jh. REYNARD.

Imprimerie Orienta, dirigée par Jh. REYNARD.